

La Société Archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers a tenu sa séance mensuelle le mercredi 3 septembre 2008 à 14 h 30 à son siège, 13 place Saluste du Bartas à Auch) sous la présidence de Georges Courtès.

Ordre du jour:

*informations diverses – demandes d'admission de nouveaux membres

Le président annonce les décès récent de deux fidèles de nos réunion Messieurs Corneille et Cazeran ainsi que de Madame Dupont, de Samatan, qui faisait partie depuis très longtemps de notre Société et qui avait collaboré plusieurs fois à nos publications.

Le président annonce plusieurs manifestations culturelles:

* 13-14 septembre: colloque universitaire à Saint-Sever (Landes) autour de l'histoire médiévale de la région à partir de document d'archives récemment retrouvés.

* 3-4 octobre: 30^e journées internationales d'Histoire de Flaran sur le thème « La dîme dans l'Europe médiévale et moderne »

Georges Courtès a présenté sa communication: « Un Fleurantin de passage à Paris raconte les débuts de la Révolution »

Fils d'un praticien de Fleurance, Jean-Louis Garac fait ses études de médecine à Toulouse et soutient sa thèse au printemps 1788. Il décide alors de monter à Paris pour compléter sa formation. Il écrit régulièrement à son père à qui il décrit la capitale, la vie quotidienne, les évènements etc.

Georges Courtès a découvert plusieurs dizaines de lettres dans les papiers de notre ancien confrère François de la Serve qui, dans les années 1970 les avait recopiées. Il a pu aussi retrouver des originaux, vérifier les lectures et compléter le tout. Ainsi, il a pu constater que, en ces temps troublés du début de la Révolution, la famille avait noirci certains noms de famille ou des passages sans doute compromettants afin de protéger la susceptibilité ou la sécurité de certains Fleurantins.

La première partie de la présentation concerne les débuts à Paris. Le 13 novembre 1788, J-Louis Garac quitte Fleurance et arrive à Bordeaux après 25 heures de voyage. Il entre en relation avec plusieurs personnes de sa région installées dans la ville: les Cahuzac qui l'hébergent, de jeunes prêtres placés comme précepteurs dans les riches familles girondines etc. Peu après, il part pour Paris qu'il atteint en cinq jours le 24 novembre 1788. Il décrit son installation. La vie est très chère. Il lui faut 100 livres par mois. Parfois il emprunte à des amis ou dépose des effets au Mont-de-Piété. Il demande fréquemment des subsides à son père. Il circule et décrit Paris ou certains monuments mais il a été impressionné par la belle architecture de Bordeaux. Il rencontre les Gascons installés à Paris. Pour sa formation, il suit les cours des grands médecins sur la botanique, la chimie et la toute nouvelle électricité assistant à des expériences. Il fréquente les hôpitaux pour une formation pratique. Très curieux, il s'intéresse aussi aux nouvelles « pompes à feu », premières machines à vapeur installées dans la capitale.

L'hiver 1788/1789 est particulièrement rude. Il signale des températures de moins 19°. La Seine est gelée. On circule en traîneau. Le bois et la nourriture manquent. Les grands froids durent jusqu'en mars. Il décrit ensuite les premiers grands évènements politiques,

réunion des Etats Généraux et prise de la Bastille. Certains détails historiques sont particulièrement importants.

« tout le monde était hier (13 juillet 1789) en cocarde verte et l'on n'aurait osé sortir autrement. C'était une chose curieuse de voir de vieux prêtres en soutane avec une cocarde verte. Le curé de St-Etienne du Mont était avec tous ses prêtres en cocarde à la tête de ses paroissiens pour se rendre à l'Hôtel de ville pour prendre les armes. Je vous parle de celui-là parce qu'il passa sous mes fenêtres »...

On sait que le lendemain, la ville ayant remarqué que le vert était la couleur du comte d'Artois, elle fut abandonnée pour le bleu et rouge puis le bleu-blanc-rouge.

Cet extrait montre l'importance et la qualité de ce témoignage. La prochaine présentation correspondra à la lecture des lettres qui décrivent la prise de la Bastille, la nuit du 4 août, etc.

En fin de séance, Madame Bertin, de Gimont, lut son témoignage dans lequel elle raconte comment en 1938, jeune lycéenne, elle fut amené à rencontrer Urbain Brousté, meunier et écrivain dont le roman, « Le meunier de Planselve », pourtant publié par un provincial inconnu, obtint trois voix au prix Goncourt en 1939.

J.Lapart, secrétaire de la Société